

Histoire de la philosophie

51 Introduction à Emmanuel Kant

Par le Dr Arthur Holmes du Wheaton College

Eh bien, nous entamons aujourd'hui un cycle de deux semaines avec Emmanuel Kant. J'aimerais que cette première journée soit purement introductive, et la semaine prochaine, nous aborderons la Critique de la raison pure, ce qui nous occupera probablement pendant quatre jours. Nous consacrerons ensuite une journée à la critique de la raison pratique en matière d'éthique, et une autre à ses conceptions religieuses, entre autres. Ainsi, pour le présenter, je pense qu'il est essentiel de situer son projet philosophique par rapport à celui de ses prédécesseurs.

La Critique de la raison pure, son œuvre la plus connue, la plus longue et la plus complexe, parut en 1781. À l'instar de David Hume, il ressentit le besoin d'en proposer une version plus accessible ; c'est ainsi que, dix à quinze ans plus tard, il publia les Prolégomènes à toute métaphysique future. Essayons de comprendre ce titre. Tout d'abord, Prolégomènes.

Si vous connaissez l'histoire des éléphants, vous pouvez vous douter de la suite. Elle raconte l'histoire de personnes d'horizons divers qui ont écrit des livres sur les éléphants. Un Anglais, par exemple, a écrit une introduction à l'éléphant en un seul volume relié, d'une grande élégance.

L'Américain, **An Elephant Digest**, le Français, un livre illustré sur la vie amoureuse de l'éléphant, et l'Allemand, des **Prolégomènes à l'étude de l'éléphant** en trois volumes. Eh bien, voici ses **Prolégomènes à toute métaphysique future**. Maintenant, saisissez le sens, plus important encore, de cette métaphysique.

Car, en réalité, David Hume est devenu sceptique à l'égard de toute connaissance métaphysique, de toute connaissance de la nature de la réalité. Tout ce que nous connaissons, ce sont les apparences, les phénomènes, et au-delà, il s'agit, au mieux, de croyance. C'est donc à la lumière du scepticisme métaphysique de Hume que Kant définit son projet comme les Prolégomènes à toute métaphysique future.

Autrement dit, à la lumière de Kant, quelles sont les perspectives de la métaphysique ? Oui, monsieur. Il est d'ailleurs explicite à ce sujet dans l'introduction aux Prolégomènes à toute métaphysique future. Je vais donc en lire quelques extraits.

Depuis les essais de Locke et de Leibniz – on se souvient notamment de l'essai de Locke sur l'entendement humain et des nouveaux essais de Leibniz sur le même sujet –, depuis ces essais, ou plutôt, depuis les origines mêmes de la métaphysique, pour autant que nous connaissions son histoire, rien n'a été plus déterminant pour son

destin que l'attaque de David Hume. S'il n'a pas éclairé ce domaine de la connaissance, il a assurément allumé une étincelle qui aurait pu l'embraser si elle avait trouvé un terreau fertile et si sa flamme, encore fumante, avait été soigneusement entretenue et développée.

Hume partait d'un concept métaphysique fondamental, celui du lien de cause à effet, incluant ses dérivés comme la force. Il interpellait la raison, qui prétend avoir engendré le concept même de cause à effet, en lui demandant de quel droit elle prétendait qu'une chose puisse être constituée de telle sorte que, si cette chose était posée, autre chose doive nécessairement la poser à la lumière de la causalité. Voilà un bon résumé de la démarche de Hume.

Et il poursuit à la page suivante : aussi hâtive et erronée que puisse paraître l'inférence de Hume, elle reposait au moins sur une enquête. Mais Hume connut le malheur habituel des métaphysiciens. Et retenez ceci si vous envisagez de vous orienter vers la métaphysique : celui de ne pas être compris.

Il est navrant de constater à quel point ses adversaires, Thomas Reid, Oswald, B.D. et deux autres réalistes écossais, sont passés à côté de l'essentiel. Car, tout en tenant pour acquis ce que Hume mettait en doute et en démontrant avec zèle, souvent avec impudence, ce qu'il n'avait jamais songé à remettre en question, ils ont si mal interprété sa précieuse suggestion que tout est resté inchangé, comme si de rien n'était. La question n'était pas de savoir si le concept de cause était juste, utile ou indispensable.

Bien sûr, Hume le pensait. Mais pouvait-on penser ce concept par la raison a priori, indépendamment de l'expérience ? Possédait-il une vérité intrinsèque indépendante de l'expérience ?

C'était là le problème de Hume. Une question portant uniquement sur l'origine, et non sur la nécessité, du concept. Or, il souligne ensuite que l'appel au bon sens des réalistes écossais s'avère en réalité insuffisant.

Il affirme que posséder un bon sens pratique est un don précieux de Dieu. Mais ce bon sens doit se manifester par des réflexions réfléchies et raisonnables, et non en s'y référant comme à un oracle lorsqu'aucune autre justification rationnelle ne peut être avancée. C'est donc dans cet esprit qu'il conçoit son projet.

Je me suis donc d'abord demandé si l'objection de Hume ne pouvait être formulée de manière générale et j'ai rapidement constaté que le concept de cause à effet n'était nullement le seul par lequel l'entendement conçoit les choses a priori, mais que la métaphysique se compose entièrement de concepts a priori. J'ai cherché à en déterminer le nombre. Et vous constaterez qu'il en compte douze.

Mais, ayant réussi à établir cela de manière satisfaisante en partant d'un principe unique, je me suis efforcé de déduire ces concepts, dont j'étais désormais certain qu'ils ne provenaient pas de l'expérience. Je les ai déduits comme Hume avait tenté de le faire, mais j'ai constaté qu'ils découlaient de l'entendement pur . En somme, il va tenter de répondre à Hume en affirmant que le concept de cause à effet sur lequel s'est développé le scepticisme, ainsi que d'autres concepts métaphysiques fondamentaux, ne sont, après tout, pas issus de l'empirisme, mais sont en quelque sorte a priori.

Et plus loin , il poursuit ainsi : La métaphysique s'intéresse proprement aux propositions synthétiques a priori. Propositions a priori ...

Et il conclut son préambule par cette envolée rhétorique. Même Kant en est capable. Tous les métaphysiciens sont donc solennellement et légalement suspendus de leurs fonctions jusqu'à ce qu'ils aient répondu de manière satisfaisante à la question : comment des propositions synthétiques a priori sont -elles possibles ? Compris ? La réponse contient les seules preuves qu'ils doivent présenter lorsqu'ils ont quelque chose à offrir au nom de la raison pure.

Mais s'ils ne possèdent pas ces qualifications, ils ne peuvent rien attendre d'autre de personnes raisonnables, si souvent trompées, que d'être licenciées sans autre forme de procès. Il est donc prêt à renvoyer tous les métaphysiciens incapables de justifier leur départ. Son projet est donc crucial .

Il reconnaît qu'à la lumière du scepticisme de Hume, la possibilité même de faire de la métaphysique est sérieusement remise en question. Par conséquent, si une métaphysique quelconque doit exister à l'avenir, il est nécessaire, en guise de prolégomènes, d'établir que de tels concepts métaphysiques sont a priori. D'accord ? C'est précisément ce qu'il s'efforce de faire.

Je pense que nous pouvons aborder la question en examinant sa propre terminologie. Il s'agit de la terminologie qu'il développe dans l'introduction à la critique de la raison pure, et que l'on retrouve dans l'anthologie, de la page 367 à environ la page 377. Je ne prétends pas que l'introduction ne soit qu'un recueil de terminologie, mais je pense que la terminologie qu'il y introduit nous permet d'appréhender une perspective beaucoup plus large.

Alors, examinons cela. Il établit d'emblée une distinction entre trois philosophies : la philosophie dogmatique, la philosophie sceptique et la philosophie critique.

Il vous est désormais facile de deviner qui ou quoi il a en tête en faisant preuve de scepticisme. David Hume. Oui.

La philosophie dogmatique, cependant, est celle des premiers métaphysiciens, ceux qui ont formulé des affirmations métaphysiques dogmatiques sans en examiner le fondement. Il fait donc certainement référence à la tradition rationaliste continentale.

Vous vous souvenez de notre schéma représentant le rationalisme continental de Descartes, Spinoza et Leibniz ? Chacun d'eux développe son propre système métaphysique en utilisant la méthodologie de Descartes. Ils affirment qu'il existe certains principes premiers axiomatiques à partir desquels tout le reste peut être déduit.

Voilà ce qu'est la métaphysique dogmatique. D'un autre côté, on trouve, à une époque antérieure, des penseurs comme Locke qui semblent également envisager la possibilité d'une connaissance métaphysique, bien que fondée sur l'empirisme. Et Berkeley, bien sûr.

Leurs conclusions métaphysiques seraient également qualifiées de dogmatiques. On a donc David Hume, le sceptique, et les philosophes dogmatiques. Précisons que si Leibniz a existé au XVIII^e siècle, de nombreux autres courants philosophiques métaphysiques se sont développés avant Kant.

Il y eut donc des successeurs de Leibniz au sein du rationalisme allemand du XVIII^e siècle. C'est auprès de ces penseurs qu'Emmanuel Kant étudia. Il fut ainsi élevé dans la tradition rationaliste issue de la révolution méthodologique de Descartes.

Il nous dit maintenant avoir été tiré de sa torpeur dogmatique par la lecture de David Hume. Cette torpeur dogmatique se manifeste par les assertions métaphysiques acritiques propres à ce type de système. Et Hume devrait assurément réveiller ces personnes.

Ainsi, lorsqu'il se lance dans son propre projet, celui-ci est la philosophie critique. Autrement dit, il s'agit d'examiner les conditions qui rendent possible la métaphysique, et de critiquer les fondements épistémologiques de cette dernière.

Une critique, en ce sens. Son œuvre majeure, qu'il nous présente à présent, s'intitule, vous l'aurez remarqué, une critique. Philosophie critique.

Une critique de la raison pure. Pure, c'est-à-dire a priori, sans aucun apport empirique. Il cherche donc à examiner d'un œil critique les possibilités offertes par la raison pure.

La raison indépendamment de l'expérience. Possibilités pour la métaphysique. Critique de la raison pure.

Cela a trait à la connaissance métaphysique. Et plus précisément, à l'approche traditionnelle de cette connaissance. Autrement dit, à la connaissance métaphysique traditionnelle.

Vous constaterez qu'en plus de cette première critique de 1781, il en a formulé une seconde un peu plus tard : une critique de la raison pratique . Or, depuis Aristote, le terme « raison pratique » désigne la pensée éthique.

Il s'agit donc d'une critique non pas de la connaissance métaphysique, mais de la connaissance morale. Or, rappelons que, dans la tradition métaphysique, on soutenait que la connaissance morale se déduisait des vérités premières au même titre que la connaissance métaphysique . John Locke pensait qu'en principe, du moins, nous devrions pouvoir acquérir la connaissance morale de la même manière que la connaissance mathématique.

Par déduction. À partir de principes intuitifs fondamentaux, ou quelque chose du genre. Ou encore à partir de notre connaissance de la nature humaine.

En matière de morale, David Hume, dans le premier chapitre de son Enquête, établit une distinction entre philosophie abstraite et philosophie pratique. La philosophie abstraite relève de la métaphysique, tandis que la philosophie pratique est la philosophie morale.

L'expression « philosophie morale » ne se limitait pas à l'éthique, mais englobait également la théorie politique et tout ce qui s'appliquait à l'action humaine. Ainsi, une critique de la raison pratique est une critique du statut épistémologique de la connaissance morale. Par la suite, il a élaboré une troisième critique.

Il s'agissait d'une critique du jugement. Et cela a trait au jugement esthétique. À la connaissance esthétique.

Que ce soit en ce qui concerne la nature, où nous formulons toutes sortes de jugements sur son ordre. Voyez-vous, l'ordre de la nature était au cœur des préoccupations de la pensée scientifique du XVIIIe siècle. C'était une idée fixe.

L'ordre de la nature. La beauté de la nature. Donc, un jugement esthétique sur la nature.

Et en ce qui concerne les œuvres d'art. Or, la connaissance esthétique a été assimilée à la connaissance morale par David Hume et par certains philosophes du sens moral. Vous voyez ? Ainsi, après avoir traité de la connaissance morale, il aborde maintenant cette autre forme de connaissance, la connaissance esthétique.

soulève des questions. Et, dans chaque cas, ce qu'il examine, ce qu'il cherche à examiner, ce sont les conditions préalables qui rendent possibles les jugements de connaissance. Les conditions préalables à la possibilité même de la connaissance morale.

De la connaissance esthétique. Et de la connaissance métaphysique. Or, vous pourriez le remarquer en prévision du fait que la critique de la raison pure aboutit à la conclusion qu'il n'y a pas de possibilité de connaissance métaphysique au sens traditionnel impliquant l'objectivité et la certitude logique.

Il est impossible d'atteindre une certitude dogmatique en matière de métaphysique. Cela vaut également pour les trois domaines métaphysiques qui prévalaient à son époque. Dans la tradition rationaliste allemande, la métaphysique était divisée en trois parties.

Christian Wolf. L'un d'eux l'a divisée en psychologie philosophique et cosmologie philosophique.

Et la théologie philosophique. Qui traite, évidemment, de l'esprit, de la nature et de Dieu. Bien sûr, une fois ces trois éléments abordés, il ne reste plus grand-chose à dire.

Nature, esprit et Dieu. Une conception assez englobante. Ses conclusions concernant la théologie naturelle, la théologie fondée uniquement sur la raison, sont donc négatives.

Il critique les arguments en faveur de l'existence de Dieu, arguant de l'absence de conditions préalables adéquates. Mais voici l'idée intéressante qu'il avance ensuite : la croyance métaphysique est possible, certes, à partir de certains éléments de l'approche traditionnelle de la métaphysique, mais aussi à partir de la connaissance morale et esthétique. C'est donc sur ces fondements, ainsi que sur d'autres, que nous élaborons, de manière appropriée, des croyances métaphysiques.

On retrouve donc la distinction entre connaissance et croyance. Kant critique la possibilité d'une connaissance métaphysique et d'une certitude logique. Mais il constate, dans ses trois critiques, qu'il existe un fondement à certaines croyances métaphysiques, y compris la croyance en Dieu.

Voilà donc le tableau d'ensemble. Il faut ajouter que son désir de rendre ce texte accessible a conduit à des versions plus lisibles et plus concises des deux premiers textes. La version abrégée du premier texte est celle que je viens de vous lire ; il s'agit des prolégomènes de toute future métaphysique.

La version abrégée de la critique de la raison pratique se trouve dans les fondements métaphysiques de la morale. Généralement, le passage sur l'impératif catégorique de Kant en éthique, que l'on fait lire aux étudiants dans les cours d'introduction, est tiré des fondements métaphysiques de la morale. Voilà pour le tableau.

Il a également écrit un ouvrage consacré spécifiquement à la religion, intitulé « La religion dans les limites de la seule raison ». On y voit qu'il s'interroge sur les possibilités de connaissance religieuse indépendamment de la révélation. Quel type de connaissance de Dieu obtenons-nous ainsi ?

Nous aurons quelque chose à dire sur tout cela. Ces travaux auront lieu au cours des prochaines semaines. D'accord, des questions ou des commentaires ? Tout cela en référence à ce qu'il entend par philosophie critique. Après tout, si la philosophie critique est son projet, il faut aborder l'ensemble de son projet.

Qui ai-je vu ? Oui. Vous avez dit que ses convictions métaphysiques reposent sur la connaissance morale et la connaissance esthétique. Principalement ces deux-là, ou la première intervient-elle également ? La première intervient aussi, c'est pourquoi j'ai mis cette flèche vers le bas.

Sa conclusion, dont on retrouve un extrait dans l'anthologie, sa conclusion à la première critique est en substance que non, nous ne connaissons que les apparences, les phénomènes. Mais d'un autre côté, pour des raisons pratiques, nous sommes contraints de croire. C'est un peu plus complexe qu'une simple psychologie de la croyance.

Mais là encore, il fait appel à ce que Hume et les réalistes écossais appellent les penchants de l'esprit humain. Voyez-vous, les penchants de l'esprit humain. Ainsi, tous trois contribuent aux croyances métaphysiques.

Le problème, c'est que, tout comme pour Hume, certains ne lisent que les quatre premières sections, le trouvent sceptique, puis oublient la suite ; de même, pour Kant, on lit ses conclusions négatives et on ignore ce qui suit. Voyez-vous ? Or, la conclusion de Hume, tout comme celle de Kant, porte sur la croyance.

En fait, il y a un passage dans sa préface à la première critique où il affirme qu'il nous faudra renoncer à la connaissance pour faire place à la croyance. Renoncer à la connaissance pour faire place à la croyance. Voyez-vous, si l'on reprend la distinction platonicienne, il établit une ligne de démarcation nette entre les deux.

Vous voyez, de nos jours, on considère la connaissance comme un simple sous-ensemble des croyances, des croyances qui répondent à certaines conditions. Mais de Platon à Kant, non, ce sont deux choses bien distinctes.

La connaissance implique soit une prise de conscience directe, résultant d'un dialogue dialectique ou d'une intuition sur ce qui est axiomatique et évident, soit une connaissance démonstrative découlant de ces principes premiers. Voilà la notion de connaissance. La croyance, elle, en est dépourvue.

Avez-vous dit que cette distinction nette est une idée qui s'élève et se perpétue dans l'au-delà ? Non, l'histoire n'a pas décrété la fin de la division platonicienne entre connaissance et croyance, et qu'on n'y reviendra plus jamais. Non, j'aimerais bien que ce soit aussi simple. Disons plutôt qu'à partir de Hume, la frontière entre les deux s'estompe.

donc pas supposer que les gens utilisent ces termes dans le sens totalement différent qu'on leur donne dans la tradition platonicienne. Non. Il y a eu une évolution en épistémologie dans les années 1960, où l'on a défini la connaissance comme une croyance vraie justifiée.

La connaissance est donc un sous-ensemble de la croyance. Depuis les années 60, en passant par les années 70 et 80, on s'est intéressé aux conditions de justification. Dans quelles conditions peut-on affirmer être justifié de croire à la vérité d'une chose ? Ce phénomène est dû à l'affaiblissement de la notion même de connaissance.

OK, voyons voir, quel est le suivant ? A priori et a posteriori. A posteriori. Oui, et vous pouvez le trouver dans votre lecture, aux alentours de la page 369 à 373.

Les termes a priori et a posteriori nous sont déjà familiers, car ils ont été largement utilisés, non pas tant par les prédécesseurs de Kant que par ceux qui les ont abordés. Chez Hume, la distinction portait sur les relations d'idées et les faits. Et dans la tradition empiriste ultérieure, cette distinction demeure assez solide .

Les relations entre les idées sont purement analytiques. Elles ont la forme de vérités logiques, telles que $A = A$, $A \neq \text{non-}A$. Un célibataire est un homme non marié.

Un chat est un chat est un chat. Où est l'identité logique ? Bon, les vérités logiques. Les relations entre les idées.

Si l'on connaît les concepts, on peut établir de telles relations. Il concevait donc les mathématiques comme relevant des relations entre les idées. Car, partant des axiomes, on établit les relations entre ces axiomes, les corollaires, pour démontrer les théorèmes.

Et tout ce savoir découle de concepts fondamentaux interdépendants. Les faits sont désormais décrits de manière plus synthétique. Autrement dit, ils pourraient être faux.

Elles ne sont pas nécessairement vraies. Ce sont des vérités contingentes. Elles pourraient être fausses.

Et elles pourraient être fausses car le prédicat ajoute un élément qui n'est pas déjà logiquement lié au sujet. Par exemple, « les célibataires sont malheureux ». C'est peut-être vrai, mais il n'y a aucun lien logique entre les deux.

On en arrive donc aux vérités synthétiques, parfois appelées vérités factuelles, parfois vérités matérielles. Autrement dit, elles ont un objet. On a donc ces deux types de vérités.

Et dans ce dernier domaine, on trouverait toutes les sciences. Les sciences physiques, les sciences de la vie et la psychologie seraient alors regroupées sous l'appellation de sciences mentales. Ainsi, toutes les sciences y trouveraient leur place.

Et puis, bien sûr, la métaphysique, que l'on considérerait comme une science. C'est Hume qui nous a dit : non, ce n'est pas une science.

Parce que cela ne produit pas de connaissance. Mais avant Hume, oui, c'est ainsi que cela aurait été perçu. On voit maintenant que les définitions commencent à apparaître.

Analytiquement, oui, le prédicat est logiquement contenu dans le sujet. Et la proposition ne fait que le développer. C'est nécessairement vrai.

Vous comprenez ? Le prédicat, ce dont dépend le sujet, fait logiquement partie du sujet. Trois plus cinq font huit. Les célibataires sont des hommes non mariés.

Dans les propositions synthétiques, le prédicat n'est pas inclus dans le sujet, mais s'y ajoute. Or, la particularité de la pensée de Kant réside dans l'application à cette distinction de la distinction a priori et a posteriori. Le terme a posteriori est plus facile à appréhender ; il signifie simplement ce qui dépend de l'expérience.

Dépendant de l'expérience. Postérieur à l'expérience. Kant s'est donc empressé d'affirmer qu'il existe des énoncés synthétiques a posteriori, des propositions, certains.

Oui. Il y a des choses que l'on dit qui semblent reposer uniquement sur l'expérience. Synthétiques a posteriori.

De même, il n'affirmait rien de nouveau lorsqu'il disait que nous possédons des propositions analytiques a priori. A priori signifie, en termes simples,

indépendamment de l'expérience. Et il est évident que les relations analytiques entre idées sont indépendantes de l'expérience.

Il n'est pas nécessaire de compter sur ses doigts pour comprendre que deux plus un font trois si l'on maîtrise les concepts de deux et un. C'est logique. Donc, sur ces deux points, aucun problème.

Le problème survient lorsqu'il y ajoute la notion de synthétique. A priori, cela revient à mélanger des pommes et des poires, des pêches et des bananes.

Synthétique a priori. Pour mieux comprendre sa démarche, précisons ce qu'il entend par « a priori ». Dans la plupart de nos cours d'introduction, on se contente généralement de dire qu'« a priori » signifie indépendamment de l'expérience.

Mais Kant ne s'en contentait pas. Il voulait affirmer que la connaissance a priori serait universelle et nécessaire. Universelle et nécessaire.

Ainsi, les vérités a priori seront universellement vraies, et non pas seulement relatives à une situation particulière . Universellement vraies.

Et nécessairement vrai. Ils ne peuvent pas être faux. Oui.

Car ce n'est pas seulement l'analytique qui est nécessairement vraie, mais aussi l'a priori. On a donc deux types de connaissances a priori, et non une seule.

Il y a les a priori analytiques, comme les tautologies. Et il y a les a priori synthétiques, comme en physique. Voire en métaphysique.

Certainement, les mathématiques, qu'il met en avant. Oui. Car le synthétique a priori chez Kant implique les mathématiques, la physique, les sciences naturelles, c'est-à-dire la métaphysique.

Faire plus que simplement parler de phénomènes. Mathématiques, physique , métaphysique . Oui.

Vous constaterez que dans la Critique de la raison pure, il aborde ces questions en trois grandes parties. La première, qu'il nomme l'esthétique transcendantale, expose les fondements de la connaissance mathématique.

Hein ? Esthétique ? Attendez une minute. Mais n'y comptez pas trop. Ouais.

En allemand, l'esthétique est liée à la perception sensorielle, à toute forme de conscience. D'accord.

Donc, l'esthétique transcendantale. Vient ensuite l'analyse transcendantale, qui l'initie à la physique et à ses principes.

Et puis la dialectique transcendantale. Où il aborde, oui, la métaphysique. Et c'est la dialectique transcendantale qui comporte ces trois parties.

Traiter de la psychologie rationnelle ou philosophique. De la cosmologie rationnelle ou philosophique. De la théologie rationnelle ou philosophique.

Vous pouvez le vérifier dans la table des matières fournie par notre rédacteur. C'est très utile à la page 366. Vous l'avez remarqué ? Jetez-y un œil.

Le chapitre 366 aborde la première partie, l'esthétique transcendantale, la seconde, la logique transcendantale, et la première division, l'analyse transcendantale.

Deuxième partie : la dialectique transcendantale. Son argument est donc que nous possédons une connaissance rationnelle, universelle et nécessaire.

Ou bien la question est de savoir si nous possédons réellement une connaissance universelle et nécessaire, a priori. C'est-à-dire une connaissance synthétique.

Autrement dit, cela enrichit le sens des termes. Est-il possible d'avoir une connaissance factuelle, une connaissance des faits, a priori ? Voilà la question. N'était-ce pas là son projet ? La métaphysique est-elle possible a priori ? La métaphysique impliquerait une connaissance synthétique, une connaissance des faits concernant la réalité.

Voici donc le type d'appareil conceptuel qu'il développe dans cette optique. Pour préciser un peu plus ce point, veuillez consulter la page 369.

En haut de la deuxième colonne. Ceux d'entre vous qui n'ont pas apporté l'anthologie en auront besoin tout au long de l'étude de Kant. Et pour toujours.

369, deuxième colonne en haut. Ma question est la suivante : que pouvons-nous espérer accomplir par la raison lorsque tout le matériel et l'aide de l'expérience nous sont retirés ? Indépendamment de l'expérience, que pouvons-nous accomplir ? La connaissance a priori. Puis, à mi-chemin de cette colonne, il affirme qu'il y a deux exigences essentielles adressées à un auteur qui entreprend ce travail.

Premièrement, concernant la certitude. Et au milieu de ce paragraphe, il dit que toute connaissance qui se prétend certaine, a priori, affirme qu'elle doit être considérée comme absolument nécessaire. Absolument nécessaire.

La connaissance pure, a priori, qui est la mesure de toute certitude philosophique apodictique. Apodictique ? Oui, prouvée, démontrable. Logiquement nécessaire.

Et à la page 371, tout en bas de la deuxième colonne, les vérités générales, qui portent le caractère d'une nécessité intérieure, doivent être indépendantes de l'expérience, claires et certaines par elles-mêmes. On les appelle donc connaissance a priori. Mais remarquez qu'il les nomme vérités générales.

Vous voyez, elles ont une forme logiquement universelle. Toutes. Pas seulement certaines, pas seulement locales, mais toutes.

L'a priori est donc universel et nécessaire . Or, au début du chapitre 372, à mi-chemin des six premières lignes du premier paragraphe, même si l'on exclut de l'expérience tout ce qui relève des sens, il subsiste certains concepts et jugements originaux qui en découlent et qui doivent avoir une origine entièrement a priori, indépendante de toute expérience. On comprend donc assez bien ce qu'il veut dire.

En haut de la page 373, première colonne, il donne une illustration mathématique que je vous laisse explorer. L'expression « synthétique a priori » apparaît à la page 374. « Synthétique a priori », page 374, deuxième colonne, en haut.

Dans les jugements synthétiques a priori, l'aide empirique fait défaut . Si je veux dépasser le concept A pour trouver un autre concept B, sur quoi puis-je m'appuyer et grâce à quoi une synthèse entre A et B deviendrait possible ? Étant donné que je ne peux pas me prévaloir de l'expérience. Prenons la proposition, et voici la proposition cruciale de Hume, selon laquelle tout ce qui arrive a sa cause.

Voilà. Dans la notion d'événement, je conçois sans doute quelque chose d'existant précédé par le temps, et de là, on peut déduire certains jugements analytiques, mais la notion de cause est extérieure à cela. J'ai assurément l'idée de quelque chose qui précède.

Bien sûr, les conjonctions. Les régularités. Les conjonctions constantes.

Oui, il est d'accord avec Hume, on le sait. Très bien. Mais on n'a aucune notion de cause.

Et cela indique quelque chose de différent de ce qui se passe réellement, et cela ne figure pas dans la représentation des événements. Alors, qu'en est-il du lien de cause à effet ? D'accord. Des questions, des commentaires ? D'accord.

Méthode transcendantale. Et vous remarquerez que, dans ce contexte, le terme « transcendantal » est employé à plusieurs reprises. « J'appelle transcendantal la

connaissance », dit-il à la page 375, « celle qui ne porte pas sur des objets, mais sur des concepts a priori. »

Et c'est une assez bonne définition. Il ne faut pas confondre transcendantal et transcendant. Or, si l'on raisonne comme un théologien, le mot transcendantal évoque immédiatement l'idée d'un dieu qui existe quelque part.

Un dieu qui transcende cette création et agit comme s'il était extérieur à elle. Transcendant. Le terme « transcendantal » ne signifie rien de tel.

Si vous raisonnez non pas comme un théologien, mais comme un auteur de littérature américaine, le terme « transcendantalisme » vous est sans doute familier. Le transcendantalisme ne désigne pas quelque chose d'extérieur à nous, mais quelque chose d'intérieur, d'enfoui sous nous, d'autour de nous, qui imprègne tout. Le transcendantalisme américain, en particulier, considérait que l'esprit humain est une force créatrice et expressive, qui ne se limite pas à l'individu.

C'est l'esprit créateur qui imprègne toute chose et qui agit en moi et à travers moi. Une sorte de panenthéisme. Et chaque âme, chaque esprit, chaque conscience humaine participe à cet esprit universel.

On retrouve cela chez Emerson. Le transcendantalisme. Le transcendantalisme était la version américaine du romantisme allemand du XIXe siècle, avec sa tendance panthéiste ou panenthéiste.

D'ailleurs, sans Kant, il n'y aurait pas eu de transcendantalisme ni de romantisme. C'est lui qui a opéré la transition philosophique. Il a forgé ces termes avant eux.

Ils l'ont tout simplement volé. Enfin, emprunté. Ou plutôt, profité de la situation.

Mais voyez-vous, si l'on part de la notion de transcendantalisme, on peut remonter à l'origine de cette idée dans les propos de Kant. Il parle des ressources intérieures de l'esprit humain, des ressources intérieures de l'intelligence humaine.

Qu'apporte a priori la raison à la quête du savoir ? La méthode transcendantale est celle qui permet d'accéder aux ressources intérieures que recèle l'esprit humain. C'est pourquoi je vous invite à oublier, un instant, la notion de transcendance. Non pas à l'extérieur, mais bien en nous, c'est là que réside le cœur de la transcendance.

Si l'on considère que la philosophie critique vise à critiquer la tradition en s'interrogeant sur les ressources que l'esprit mobilise a priori, alors la méthode transcendantale est manifestement celle qu'il nous faut. La méthode permettant d'accéder à ces ressources intérieures. Existe-t-il des présuppositions universelles

que chaque être humain apporte à la quête du savoir ? Voilà le genre de question qu'il pose.

Or, cette présupposition semble impliquer une théorie, une proposition, quelque chose de plus complexe que ce à quoi Kant pense, à savoir un concept. Existe-t-il des concepts universels ? Ceci étant dit, attention ! Car il ne s'agit pas de ce que nous considérons depuis Platon comme des idées innées.

Une idée innée est une idée préformée, déjà présente dans votre esprit et dont vous pouvez vous souvenir. Ou, pour reprendre les termes de Descartes, une idée innée est une évidence, une idée qui surgit à l'esprit de façon claire et distincte. C'est en quelque sorte une idée préfabriquée, déjà en votre possession.

Mais le type de concept a priori que recherche Kant n'est pas un concept pleinement abouti. Ce n'est pas une idée claire. Ce n'est pas une évidence.

C'est plutôt un plan directeur, un cadre de réflexion, une grille à travers laquelle vous trierez les informations.

Ou un moule dans lequel vous verserez l'expérience. Mon illustration habituelle, que certains d'entre vous connaissent peut-être, est celle d'un bac à glaçons compartimenté. On y verse l'eau, et voilà, au bout d'un moment, de jolis glaçons en sortent.

On peut s'y habituer. C'est assez difficile de retenir l'eau dans sa main. Jay Woods, je crois, est d'une matière incroyable.

Platon. Ouais, un truc de Platon où on presse le Platon à travers le truc pour obtenir toutes sortes de jolis animaux. Des formes d'animaux.

On pourrait comparer ça à une seringue à biscuits qui fabrique des biscuits de Noël : on presse la pâte à travers les embouts et on obtient toutes sortes de biscuits en forme d'étoile et autres décorations. Non, c'est une structure a priori. Une structuration.

Un cadre. Oui. Changeons de métaphore.

C'est comme si nous avions une lentille a priori qui met les choses au point. Oui, tu as raison. Une lentille.

Le matin, quand je me rase, j'enlève mes lunettes parce qu'elles s'embuent. Mais pour tailler les poils juste en dessous des favoris, je dois les remettre parce que je ne vois rien. Du coup, je me débrouille au toucher pour le reste.

Mais être à moitié aveugle comme une chauve-souris, c'est être complètement aveugle. Sans lunettes, vous savez, il faut bien que je m'amuse. Enfin, on ne peut ni savoir ni penser sans lentilles.

Vous voyez ce que je veux dire ? C'est le genre de chose qu'on ne voit pas. Tout le monde a les mêmes lunettes. Allez au magasin à un euro et achetez vos lunettes.

Non, ce n'est pas nécessaire. Tu l'as déjà en toi, construis-la. Tu vois ce que je veux dire ? C'est donc cette structure a priori qu'il tente de dévoiler par la méthode transcendante.

Utilisons une terminologie différente. Nous distinguons, par exemple, les vérités formelles des vérités factuelles lorsqu'il s'agit de relations entre idées et faits. Les vérités formelles ont simplement la forme logique de...

Pour Kant, l'a priori désigne uniquement les principes formels qui confèrent une forme rationnelle aux choses, et non les concepts factuels qui nous renseignent sur elles. Ainsi, les concepts a priori, pris isolément, ne nous apprennent rien.

Ils n'affirment rien. Ce ne sont que des principes formels qui vous aident, qui semblent automatiquement ordonner et structurer votre pensée d'une certaine manière. Et la relation de cause à effet est l'un de ces principes.

Comme je l'ai dit, il y en a onze autres. Bon, la révolution copernicienne. Oui, Kant nous dit que cela représente une nouvelle révolution copernicienne.

Vous connaissez maintenant le premier : Copernic. Qui a changé notre façon de penser l'univers, passant du géocentrisme à l'héliocentrisme ?

La Terre au centre, le Soleil au centre. Auparavant, nous observions en quelque sorte depuis notre position centrale, au cœur même de tout ce que nous étudions. Désormais, grâce à Copernic, nous nous trouvons quelque part à la périphérie.

On nous remet à notre place. Pas vraiment marginalisés. Mais on prend conscience de notre place et on sait qu'on n'est pas au centre de tout.

Vous voyez ? Autrement dit, notre point de vue, notre perspective, est différent. Or, philosophiquement, la perspective, le point de vue adopté pour penser les choses au Siècle des Lumières, était celui d'une objectivité absolue. L'objectivité de toute perception et de toute connaissance.

On l'appelle parfois, comme le disait John Dewey, la théorie du spectateur. La connaissance est un sport de spectateur : vous êtes un observateur, non un participant.

Vous n'y contribuez pas. Vous n'en êtes que le récepteur. Mais la révolution copernicienne, la nouvelle révolution copernicienne, introduit la subjectivité.

La subjectivité tient au fait que le sujet humain y contribue. Tout n'est pas subjectif. Non, mais le sujet humain contribue aux structures formelles.

Les concepts a priori. Vous voyez ? En ce sens, le monde que nous connaissons est le monde tel que nous l'avons façonné. Oui.

Le monde des mécanismes de cause à effet, avec ses connexions et forces nécessaires à l'œuvre, est celui que nous avons conceptualisé . Quant à savoir s'il correspond à la réalité, c'est une autre question. La révolution copernicienne, d'une portée considérable, aboutit pour Kant à la distinction entre phénomènes et noumènes.

Car si notre connaissance du monde est le fruit de notre structuration, alors il n'est que la façon dont il nous apparaît. Ce que je connais, c'est ce qui m'apparaît tel quel : les phénomènes.

Le phénomène, que dans sa terminologie allemande il appelle le Ding für mich , la chose pour moi. Tandis que les noumènes, la réalité des choses, sont le Ding an sich , la chose en soi . Et parce que notre subjectivité structure le monde d'une certaine manière, alors ce que nous savons, si nous savons quelque chose, nous le savons à travers cette grille, à travers ce prisme.

Vous voyez ? Nous ne connaissons que les phénomènes, pas les noumènes. C'est pourquoi sa conclusion est négative quant à la connaissance métaphysique. Les conditions mêmes qui rendent la pensée possible.

Une condition préalable subjective. Or, Leibniz et d'autres parlaient d'harmonie préétablie. Et s'il s'avérait que les structures qui structurent notre pensée structurent aussi le monde, alors nous aurions une vision privilégiée de la réalité.

Vous voyez ? Une façon pour certains d'aborder la pensée de Kant consiste à admettre l'existence de concepts a priori, tout en affirmant qu'ils structurent effectivement la réalité. Ainsi, nous possédons une connaissance métaphysique et pouvons pratiquer la théologie naturelle, etc. Le problème est que, si Kant considérait ces structures a priori comme universellement identiques pour tous les êtres humains, on ne va pas bien loin au XIXe siècle sans qu'elles ne soient relativisées culturellement .

C'est ce qu'a fait Max Weber. Vous voyez ? Et d'autres aussi. Si les structures a priori deviennent relatives à des facteurs culturels, alors toute connaissance humaine se trouve relativisée.

J'aurais tendance à penser qu'il existe une troisième possibilité : les structures a priori ne sont pas logiquement nécessaires, mais elles se sont développées culturellement et historiquement, elles ont été éprouvées et validées par l'histoire et l'expérience humaine, et elles se sont donc justifiées d'elles-mêmes. Vous comprenez ? On a alors une croyance justifiée que les choses sont telles qu'on les perçoit. Et cela rend possible toutes les révolutions coperniciennes et scientifiques dont parlent des gens comme Thomas Kuhn.

Les changements de paradigme impliquent une modification de la grille a priori. Mais on voit bien où Kant veut en venir. Bon, peut-être devrions-nous nous arrêter là.

Je reprendrai ce point la prochaine fois. Je voudrais ajouter une dernière chose en guise d'introduction, et ce sera un bon point de départ, à savoir l'impact historique de cette idée chez Kant. L'impact historique.

Et cela nous permettra de revenir à ce que nous disions aujourd'hui avant de passer à autre chose. D'accord.